



« L'EXOTISME N'EST PAS UNE INVENTION EUROPÉENNE »

Romain BERTRAND (Sciences Po - CERI)

Entretien avec Isabelle Imbert et Hélène Vu Thanh

Comment définiriez-vous l'exotisme dans le contexte de vos recherches ?

Certainement pas comme le monopole européen, aux XVI^e et XVII^e siècles, d'une attention aux lointains. Quel que soit le cadre historiographique dans lequel on pense ses projections ou ses expansions, l'Europe n'a alors aucun monopole de la curiosité à l'égard des autres. D'une certaine manière, ce thème de la curiosité des Européens pour les mondes lointains est devenu le dernier refuge de l'eurocentrisme¹. Aujourd'hui, pour des raisons d'invalidation par l'expertise technique, il est de plus en plus difficile de soutenir que l'Europe avait un avantage comparatif préconstitué par rapport aux sociétés asiatiques lorsqu'elle est partie à l'assaut de ces dernières. Elle n'avait pas d'armement d'une qualité largement supérieure, ni de compétences de direction militaire des troupes largement supérieures, ni encore de navires d'un tonnage ou d'une qualité de voilage largement supérieurs. Et elle n'avait pas non plus le monopole de tout un ensemble de techniques économiques, comptables et productives, qui, pour beaucoup, président à l'invention d'un premier capitalisme commercial. L'expertise technique des spécialistes a invalidé toutes ces hypothèses d'une supériorité européenne préalable à sa projection. C'est en particulier vrai pour les armements. Il a été dit pendant très longtemps que les canons européens étaient de meilleure facture que ceux de tous les pouvoirs extra-européens, mais une comparaison avec les collections de canons ottomans a montré que ce n'est pas le cas. On trouve même des pièces d'aussi bonne qualité à l'époque en Asie du sud-est, lesquelles sont de création ou d'imitation stambouliote. Concernant le capitalisme, l'école de Californie² a démontré qu'en Chine impériale se mettaient en place les mêmes processus de division spécialisée du travail de production, et d'émergence de réseaux marchands qui s'autofinancent et qui réinvestissent de manière productive qu'en Europe de l'Ouest et du Nord.

Finalement, le dernier argument des tenants de l'eurocentrisme, ou d'une supériorité innée ou acquise de l'Europe par rapport aux sociétés asiatiques, mésoaméricaines, africaines, océaniques, s'est concentré sur cette idée de la curiosité. Seuls les Européens auraient nourri un intérêt pour les lointains, se seraient engagés dans des opérations de description dense, quasiment ethnographiques de ces mondes, auraient importé, collecté à grand prix et organisé sous forme de collections des objets du lointain. C'est un peu l'argument

¹ Les idées et les exemples exposés au fil de cette conversation reprennent les matériaux et les interprétations présentés dans *L'Histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident (XVI^e-XVII^e siècle)*, Paris, Le Seuil / Points, 2014, notamment au chapitre 8 (« Le goût des autres. Choses curieuses de la route des Indes »).

² Kenneth Pomeranz, *Une grande divergence. La Chine, l'Europe et la construction de l'économie mondiale*, Paris, Albin Michel, 2010 (avec R. Bin Wong, *China Transformed. Historical Change and the Limits of European Experience*, Ithaca, Cornell University Press, 2000).



en dernier ressort : l'Europe n'était certes pas supérieure, économiquement ou technologiquement parlant, au monde asiatique en tout cas, mais du moins est-elle la seule à avoir nourri une telle passion pour les autres. En l'état actuel de ce que nous savons, et des documentations qui sont éditées, il apparaît pourtant que cet argument est radicalement faux. L'idée que les Européens auraient tant voyagé et tant décrit au XVI^e siècle, et que les Chinois auraient été un peuple totalement égotiste, refermé sur lui-même, et dont les horizons se seraient bornés à surveiller la frontière du nord-ouest ou les pirates japonais de la mer de Chine du sud, est profondément inexacte. L'exotisme, sous les espèces d'une curiosité qui peut prendre la forme de la colligation de descriptions ou de la collecte d'objets, n'est pas un monopole de l'Europe. Dans l'histoire des expansions, aujourd'hui encore, on trouve très fréquemment cette idée. Il n'existerait pas de descriptions chinoises du reste du monde, ou de descriptions mogholes du reste du monde : les Ottomans auraient à peine eu les yeux rivés sur la Méditerranée orientale. Nous savons aujourd'hui que ceci est faux, et nous avons les références qui permettent de l'affirmer. Les travaux d'Avner ben Zaken, de Giancarlo Casale et de Günes Isiksel³ montrent que, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, il existe bien une politique ottomane centralisée – il reste à savoir dans quelle mesure – de gestion des flottes, qui embrasse d'un même regard la Méditerranée orientale et l'océan Indien. On sait que l'empire ottoman développe des relations diplomatiques formelles, dès les années 1560, avec le sultanat d'Aceh, au nord de Sumatra, avec l'envoi de missions en 1566-1568. Et la cartographie et l'astronomie ottomanes sont en perpétuel dialogue avec les travaux des savants européens : mieux, elles les corrigent et les enrichissent considérablement. Il est donc erroné de dire que les Ottomans auraient été repliés sur un horizon s'arrêtant à l'Anatolie centrale, d'un côté, et ne dépassant plus Lépante passé 1571, de l'autre. Des documents montrent qu'il existe bien une politique ottomane dans l'océan Indien, liée à la conquête de la Péninsule arabique en 1517-1518, que des descriptions circulent, que des voies de navigation vers l'Inde sont établies.

Un second exemple assez frappant est la question des cabinets de curiosités, thématique assez obsessionnelle des seiziémistes, dans le sens où l'on dispose aujourd'hui d'une quantité prodigieuse de descriptions de cabinets de curiosités dans les pays germaniques, aux Pays-Bas, en France, au Portugal, en Toscane, et cette surabondance d'études tend à en faire une invention de l'Europe à l'époque moderne. Craig Clunas, spécialiste d'histoire de l'art à Oxford, a travaillé sur des traités chinois de l'art de la collection datant du début du XVII^e siècle, et en particulier sur le *Traité des choses superflues* de Wen Zhenheng, qui date de la fin des années 1610 et qui est l'exact pendant chinois des traités d'organisation des chambres au savoir que l'on trouve publiés en Europe à partir des années 1570-1580⁴. Des collectionneurs chinois développent un art de la collection, c'est-à-dire des techniques d'authentification des objets, des logiques de constitution des séries par catégories, *naturalia*, *artificialia* et *exotica*, exactement comme Samuel Quiccheberg dans ses *Inscriptiones vel tituli theatri amplissimi* (Munich, 1565), et exactement à la même époque.

Un dernier exemple : nous savons aussi aujourd'hui, par les documents portugais, que les gouverneurs des régions côtières de l'empire moghol, dans lesquelles se sont implantés par la force les Portugais, prêtent une attention toute particulière aux cargaisons européennes. Le gouverneur du Gujarat Muqarrab Khan, un Persan passé au service de l'empereur Jahangir

³ Avner ben Zaken, *Cross-Cultural Scientific Exchanges in the Eastern Mediterranean, 1560-1660*, Johns Hopkins University Press, 2010 ; Giancarlo Casale, *The Ottoman Age of Exploration*, Oxford, Oxford University Press, 2010 ; Günes Isiksel, *La politique étrangère ottomane dans la seconde moitié du 16^{ème} siècle. Le cas du règne de Selim II (1566-1574)*, Thèse de doctorat d'histoire et civilisations, EHESS, 2 tomes, 2012.

⁴ Craig Clunas, *Superfluous Things. Material Culture and Social Status in Early Modern China*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2004.



(r. 1606-1627), pille littéralement les équipages, ce dont les Européens se plaignent. Le feudataire se rend en personne sur les bateaux à leur arrivée dans les ports, et choisit à sa guise quelques objets qui sont très explicitement désignés comme des curiosités : des objets « merveilleux (*ajajib*) » pour sa collection personnelle. Il existe des exemples beaucoup plus surprenants, mais qui sont moins documentés. Au XVII^e siècle, certains princes d'Insulinde commandent, par l'intermédiaire des réseaux de la VOC [la Compagnie Hollandaise Unie des Indes Orientales], des objets en verre et des mappemondes à des artisans nord-européens. On a donc bien une circulation dans les deux sens, et un savoir sur les lointains qui est tout aussi technique et organisé côté asiatique que côté européen. Il ne s'agit pas de dire seulement que les Asiatiques étaient fascinés par les objets du lointain : ils ont eux aussi développé un savoir formalisé de leur collecte et de leur classification. Tout ce que l'on associe ordinairement à l'exotisme, à savoir un régime de curiosité particulier pour les lointains et la constitution de collections organisées selon des principes spécifiques, existe aussi bien en Asie qu'en Europe à l'époque moderne.

Un grand nombre de voyageurs européens partent vers l'Orient alors que l'inverse n'est pas forcément vrai : très peu de voyageurs indiens ou iraniens se rendent par exemple en Europe. N'y a-t-il pas là un décalage entre l'Europe et l'Orient ? Si la question de l'objet trouve son parallèle en Orient, la question du voyage pas forcément. Comment expliquez-vous cela ?

Deux raisons au moins. La première est que les principes et les horizons de la curiosité, les horizons en termes cosmographiques et géographiques, ne sont pas nécessairement les mêmes en Asie et en Europe. Par exemple, il n'y a effectivement pas de voyageurs malais en Europe à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècles, mis à part les ambassadeurs du sultan d'Aceh qui gagnent la Zélande en 1602. Mais il y a bien, en revanche, un monde de la curiosité malais, dont témoignent des œuvres des XVI^e-XVIII^e siècles comme l'*Hikayat Hang Tuah* et l'*Hikayat Iskandar Zulkarnain*, et qui est tout aussi immense que celui que connaissent les Européens. Ce monde s'étire jusqu'au Japon, englobe la Chine et l'empire Ottoman, mentionne l'Éthiopie et la Lybie, mais fait de l'Europe un petit appendice relativement inintéressant. On tient d'emblée pour commun le terrain de la curiosité, mais le fait est que, de la même manière que les Européens délaissent dans leurs cosmographies des zones entières de l'Afrique subsaharienne, les Malais et les Chinois délaissent l'Europe. Deuxième raison : les Européens se sont échinés à acquérir un certain nombre de produits asiatiques – les épices des Moluques dans un premier temps, les soieries, les porcelaines et les objets de bronze chinois dans un second temps – en les payant à prix d'or, ou plus exactement de réaux d'argent mexicains. Mais les consommateurs asiatiques, et notamment les Chinois, ne se sont longtemps intéressés à aucun type de production manufacturière européenne, tout simplement parce qu'ils jugeaient les produits ouvragés européens de piètre qualité en comparaison des leurs.

Il ne faudrait pas prendre le désintérêt des Chinois à l'égard de l'Europe pour une incapacité de leur part à se doter d'un horizon de curiosité élargi, car en termes d'amplitude géographique, leur connaissance du monde est aussi vaste que celle des Européens. Au XVII^e siècle, les traités cosmographiques chinois couvrent une partie bien supérieure de la masse continentale russe, des pays du Caucase, des mers orientales de l'Insulinde et de l'océan Indien que les traités et les routiers européens. Si l'on met tout cela sur une carte, on se rend compte que la surface couverte est aussi étendue que les zones reportées sur les cartes européennes. Et il en va de même pour d'autres puissances extra-européennes. Les Ottomans sont par exemple les seuls, à la fin du XVI^e siècle, à posséder des cartes précises du trajet à



effectuer depuis les côtes d'Afrique du Nord pour rallier les petits sultanats de l'intérieur des terres en Afrique subsaharienne. C'est grâce à eux que l'on sait que des relations se sont établies au XVI^e siècle entre la Porte et de tout petits sultanats comme celui du Bornou ou Kanem, dans le bassin du Tchad, et tout cela ne figure pas sur les cartes européennes. De la même manière, certaines zones notées sur les cartes chinoises ne peuvent pas être reportées sur les cartes européennes.

Toujours en termes d'échelle, on se rend compte que les navires chinois parcourent des étendues qui sont aussi immenses que les traversées atlantiques européennes, en particulier lors des grandes expéditions de l'amiral Zheng He, dans les années 1400, qui franchissent la pointe de l'Afrique orientale. Si l'on mettait bout-à-bout, du nord du Japon jusqu'aux côtes de l'Afrique orientale, les étendues couvertes par les navigations documentées dans la cartographie chinoise du début du XVII^e siècle, nous aurions une zone probablement plus importante que la distance Séville-Hispaniola ou Lisbonne-Goa. Je ne suis donc pas sûr que le problème soit si simple : trouver étrange que les Chinois n'aient pas envoyé d'érudits ou de légats en Europe présuppose que cette dernière aurait été intéressante à leurs yeux. L'empire des Ming en 1600, reporté à taille réelle sur une carte de l'Europe de l'ouest et du nord, révèle son immensité. Ses propres provinces constituent déjà un monde à part entière. Sous les Qing, il y aura d'ailleurs de vraies entreprises de description des provinces, à caractère quasi ethnographiques, comme le montre Peter Purdue dans ses travaux⁵. C'est à nouveau parce que nous avons toujours tendance à parler à partir de l'Europe que nous nous posons cette question : pourquoi les Chinois ne sont-ils pas venus commercer dans les ports de Toscane ? La raison en est peut-être tout simplement que les ports européens n'avaient à leurs yeux strictement aucun intérêt et que leur monde, celui qu'ils arrivaient à tenir commercialement, diplomatiquement et militairement, était d'une échelle prodigieuse.

Par ailleurs, on a toujours l'intérêt de ses intérêts. Ses intérêts matériels. Il ne faut pas idéaliser les descriptions de voyageurs européens du XVI^e siècle : elles n'ont rien à voir avec des descriptions bucoliques des lieux et des paysages, ni avec une ethnographie minutieuse des nations rencontrées. Elles ne sont que détails de places marchandes, listes de produits et de poids et mesures, grilles de taux de change. On est toujours, d'une certaine façon, déçu par les descriptions du XVI^e siècle. Je suis frappé par le fait qu'il n'y a à l'époque strictement aucune attention aux paysages chez les Portugais de Malacca ou les Espagnols de Manille. La curiosité pour les paysages vient beaucoup plus tardivement, vers 1640-1670, lorsque des artistes voyagent fusain en main en Asie et commencent à croquer ce qu'ils voient, comme Nicolaus de Graaff à Batavia⁶. Dans les sources espagnoles des Philippines, il est fait récit de l'attribution d'*encomiendas* immenses, adossées à des marécages et à des chaînes de montagnes décrites comme impressionnantes, mais il n'y a aucune description précise. Le plus dur à décrire, lorsqu'on s'attaque au portrait d'une scène de contact Europe-Asie à l'époque moderne, c'est le paysage naturel. Pour pallier ça, il faudrait faire de l'histoire environnementale régressive et emprunter à la paléobotanique, mais c'est très difficile et très aléatoire. À quoi ressemblait une jungle des Philippines à l'époque moderne ? Quels biotopes environnaient Malacca ? On ne le sait pas vraiment. Il ne faut donc pas faire des descriptions de voyageurs européens de la période moderne l'ancêtre de l'histoire naturelle des Encyclopédistes, ou pire, des descriptions ethnographiques contemporaines, ce qui a été la tentation après que Lévi-Strauss a dressé son éloge de l'exactitude de Jean de Léry – il a même l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* en poche lorsqu'il débarque à Rio ! On sait aujourd'hui que la description moderne obéit à des cadrages spécifiques, qu'elle est assez peu réaliste pour des zones entières de la pratique

⁵ Peter Purdue, *China Marches West. The Qing Conquest of Central Eurasia*, Cambridge (Mass.), Belknap, 2005.

⁶ Nicolaas de Graaff, *Oost-Indise spiege*, Leyde, KITLV, ed. M. Barend van Haeften et H. Plekenpol, 2010 [1701].



sociale ou du paysage naturel. La description « gratuite » est beaucoup plus tardive, les gens décrivent initialement des réseaux de communication et des logiques d'échanges marchands.

La description au XVI^e siècle obéit à des règles éditoriales très strictes, en lien avec le développement d'une littérature de voyage très prisée par le lectorat européen : les récits sur un ailleurs exotique connaissent un engouement certain. Ces descriptions peuvent-elles donc être considérées comme valides dans le cadre d'un travail de recherche ou doivent-elles plutôt être vues comme un exercice de style littéraire ?

Là encore, partons d'un exemple. Il y a aujourd'hui toute une entreprise de relecture de l'œuvre de François Bernier, qui montre que prendre sa description de l'Inde moghole à la lettre est un piège formidable, car c'est un récit qui obéit à des agendas idéologiques et politiques internes, extrêmement complexes : naissance d'une première anthropologie libertine, querelle avec les Jésuites⁷. Le texte du *Voyage dans les Etats du Grand Mogol* (1671) est habité de visées qui influencent la description et l'orientent vers un intérêt particulier pour les relations entre clergés et élites de cour. Il existe d'autres belles descriptions françaises de l'Inde moghole dans la seconde moitié du XVII^e siècle et toutes, pendant très longtemps, ont été éditées et étudiées comme étant des témoignages objectifs, quasi purs. Il est vrai qu'elles sont d'une grande richesse et d'un grain dans la description extrêmement fin. Toutefois, on a longtemps laissé de côté la question de savoir pourquoi et pour qui ces textes avaient été écrits. La Chine des Jésuites aussi est une Chine idéologique, bien que le terme soit anachronique, du moins une Chine de combats que la Compagnie de Jésus livre en Espagne et à Rome. Il est donc impossible de comprendre ce que cherchent à dire ces textes sans prendre en compte les situations dans lesquelles ils sont produits et le lectorat spécialisé auquel ils sont destinés.

Prenez l'exemple de Jan Huyghen van Linschoten. C'est un Hollandais qui part vivre au Portugal dans les années 1570, ce qui n'est pas une chose particulièrement commune dans le contexte des guerres de l'époque. Il passe ensuite aux Indes portugaises au titre de secrétaire de l'archevêque de Goa. Il vit plusieurs années dans les murs de l'archevêché et assiste à toutes les rencontres avec le vice-roi et aux réunions avec les capitaines-majeurs des flottes et des garnisons. À rebours de toutes les interdictions en vigueur à l'époque, car les Hollandais et les Britanniques étaient les ennemis jurés des Portugais, il vit et travaille au cœur même du pouvoir portugais. Puis il déserte, regagne Amsterdam et y publie un *Itinerario*. Il s'agit d'une description complète de toutes les places-fortes portugaises des Indes, avec les effectifs par capitaineries, la description des routes secondaires de la *Carreira da Índia*, les routiers des dessertes entre la côte orientale africaine et Goa... Se trouvent ainsi livrés sur la place publique tous les secrets que les Portugais protégeaient depuis plus d'un demi-siècle. Dès sa publication, l'*Itinerario* est un événement éditorial conséquent, puisqu'il signale le tournant vers la spécialisation des « récits de voyage ». À Amsterdam, dans les années 1570, on ne publie pas de récits de voyage. Tous les grands éditeurs publient des psautiers, des placards ou des feuilles de nouvelles. À partir du succès public de l'*Itinerario*, certains libraires-imprimeurs se spécialisent et commencent à traduire et à publier en masse des récits de voyage. Avant d'éditer l'*Itinerario*, Claesz publiait des psautiers, et en l'espace de vingt ans, il crée une véritable bibliothèque hollandaise des voyages.

La question demeure bien sûr posée du tirage et du public, ainsi que du hiatus entre l'effet d'impact d'une publication et la diffusion réelle des exemplaires. Dans les Provinces-

⁷ Stéphane van Damme, « Curiosité subversive : "orientalisation" du libertinage et géographie morale », *Etudes Epistémè*, 2014, 26.



Unies, on trouve finalement peu d'exemplaires de « récits de voyage » dans les bibliothèques privées et les inventaires après décès. Quelques grandes bibliothèques ont toutes ces publications, mais les usages ordinaires ne sont pas évidents à cerner. On imagine bien le public critique de ces publications, celui qui va en rendre compte ou les utiliser pour des compilations, des *regenten* érudits, des lettrés de profession, mais concernant les lectorats ordinaires, on en sait beaucoup moins. Les publications sur les Indes sont généralement réservées à des formats d'imprimés de luxe, extrêmement volumineux, l'*Itinerario* faisant lui-même plusieurs centaines de folios, mais dans ce qui était vendu quelques sous, et que l'on trouve massivement dans les ventes de biens après décès, il n'y a pratiquement rien qui concerne les Indes, même à l'époque où la VOC enregistre ses premières grandes victoires contre les Portugais, à Ceylan, aux Moluques, à Malacca (1641). Il y a donc toute une réflexion à avoir sur la circulation d'un genre éditorial en fonction des supports et des publics.

Cette remarque est extrêmement intéressante car elle remet en cause toute l'idée que l'on peut se faire de l'exotisme en Europe. On s'attendrait à une diffusion large d'images et de stéréotypes sur les Indes et sur l'Orient alors que ce sont des publications extrêmement spécialisées avec un lectorat très restreint.

L'historien est très souvent prisonnier du réseau court de la correspondance savante, qui est extrêmement dense et somme toute facilement accessible. À Paris, au XVIII^e siècle, il existe une importante collection royale de manuscrits, d'imprimés et de cartes chinoises. Mais dans tout le royaume, on ne trouve que quelques personnes capables de les lire et de les traduire. Entre l'objet-livre et le livre comme outil de diffusion de connaissances, il y a une grande différence⁸. Durant le premier XVII^e siècle hollandais, Erpenius (Thomas van Erpe) est capable de lire le persan, mais il est bien le seul. Il est le premier à détenir une chaire d'études orientales à l'université de Leyde, et il est l'un des plus grands collectionneurs de manuscrits orientaux du XVII^e siècle, persans, indo-moghols, javanais, malais, mais il est aussi probablement un des seuls à essayer de les traduire, et il n'y arrive pas toujours. Les manuscrits javanais collectés en 1600-1610 par Peter Floris van Elbinck, et qui finissent dans la collection d'Erpenius, puis à Cambridge, n'ont été édités et traduits en langues européennes pour la première fois qu'à la fin du XIX^e siècle, voire pour certains dans les années 1930, et il en reste quantité qui n'ont jamais été édités ni traduits. Aujourd'hui encore, rares sont les codicologues et les philologues capables d'étudier les manuscrits javanais du XVII^e siècle. Il existe donc un énorme décalage entre la collecte du manuscrit et l'accès à son contenu, c'est-à-dire au domaine de connaissance dont il traite. La compétence de traduction et d'édition met très longtemps à se construire. Il n'y a pas d'orientalisme spécialisé au tout début du XVII^e siècle, et les premières chaires que nous appellerions d'études ou de langues orientales sont en fait des sous-chaîres des facultés de Théologie, le fruit d'une spécialisation au sein des études bibliques⁹. Des érudits comme Erpenius viennent de l'étude du copte et du syriaque, les langues des Saintes Ecritures, et pour eux, ces manuscrits orientaux n'ont dans un premier temps pas d'intérêt direct.

⁸ Communication de Charlotte Guichard au séminaire « Retour des Indes. Expériences européennes des lointains (XVI^e-XVIII^e siècle) », dir. R. Bertrand et Antoine Lilti, 2013. <<http://www.ehess.fr/fr/enseignement/enseignements/2013/ue/1162>>.

⁹ Anthony Grafton et Joanna Weinberg, *"I Have Always Loved the Holy Tongue". Isaac Casaubon, the Jews, and a Forgotten Chapter in Renaissance Scholarship*, Harvard, Harvard University Press, 2010.



C'est donc davantage du domaine de la curiosité que de la connaissance ?

Pour une large part, oui. Il est frappant de voir qu'un marché se développe rapidement. Les Hollandais et les Britanniques commencent à collecter systématiquement les manuscrits malais et javanais, et à les vendre. Beaucoup de manuscrits sont aujourd'hui conservés dans des collections, à Cambridge ou à Oxford, parce qu'ils ont été acquis par de riches donateurs qui les ont ensuite cédés ou offerts aux grandes institutions. Revenons au cas de Peter Floris van Elbinck, un Prussien qui sert tour à tour la VOC et l'EIC (East India Company, la compagnie britannique des Indes orientales). Il est le premier à collecter systématiquement des manuscrits malais. Dans le récit qu'il fait de son périple en Asie du sud-est, il donne des descriptions des lieux où il passe et des gens qu'il rencontre. Il acquiert des manuscrits à Pattani au sud de la Thaïlande, à Sumatra, à Java. Lorsqu'il les ramène, il est dans une logique de vente. Toutefois, il n'y a pas que le profit qui l'intéresse, car même s'il acquiert des manuscrits, il en recopie aussi beaucoup de sa propre main et met en place un premier système de translittération du tamoul. Le premier syllabaire tamoul se trouve dans un manuscrit de Peter Floris, qui l'a mis au point pour pouvoir transcrire des textes. Il compose même un glossaire de malais¹⁰. S'il n'avait été qu'un simple marchand de manuscrits, pourquoi se serait-il astreint à recopier ces textes, ce qui implique d'acquérir une compétence spécialisée, de mettre au point un système phonétique pour la translittération ? Pourquoi aurait-il commencé à griffonner des glossaires ?

On pense souvent la naissance de ces réseaux spécialisés de la connaissance savante sur l'Orient comme émergeant et se développant à partir de leur sommet, c'est-à-dire à partir du lieu savant par excellence : la chaire d'université. On commence toujours par faire l'histoire d'Erpenius et consorts, mais lorsqu'on se pose la question de savoir d'où viennent les manuscrits, on tombe sur les « petites mains ». La tentation est alors de dire que la compétence savante est au sommet et que ce que l'on trouve en bas, c'est une compétence purement mercantile. Or dans le cas de Peter Floris, le champ de la compétence savante apparaît beaucoup plus vaste et fragmenté que ce que l'on pourrait croire. Il n'y a aucune preuve formelle qu'Erpenius ait été capable de lire et de traduire les manuscrits rapportés par Peter Floris. En revanche, ce qui est sûr, c'est que ce dernier avait acquis un usage pratique du malais, sous des formes conversationnelles. Et de fait, les seuls à parler vraiment malais, au début du XVII^e siècle, ce sont les marchands, les pasteurs, les marins et les soldats de la VOC qui vont à Java, ou bien les Portugais, généralement des métis de la deuxième ou troisième génération, qui vivent à Malacca, comme Manuel Godinho de Erédia, un cosmographe qui avoue qu'il a fait usage d'informations contenues dans une chronique malaise, la *Sejarah Melayu* (1612). Au XVIII^e siècle, on observe le développement de réseaux savants spécialisés, du patronage royal, des grandes bibliothèques à inventaires centralisés, le recrutement d'archivistes, etc. Mais ce n'est pas encore le cas en 1600.

Le tout premier dictionnaire de malais, publié en 1603, est ainsi dû à Frederick de Houtman, frère de Cornelis de Houtman, le capitaine hollandais qui a pénétré dans l'océan Indien en 1596 : il s'agit d'un petit manuel de conversation qui met en scène des dialogues entre marchands européens et princes insulindiens. Les premiers glossaires longs apparaissent dans les années 1620 : ils sont l'œuvre des prédicateurs protestants de la VOC stationnés à Batavia, et ils développent essentiellement le vocabulaire de la catéchèse et de la conversion. Ce sont eux, les hommes de terrain, qui détiennent la connaissance pratique du malais, à une époque où des savants comme Erpenius possèdent des manuscrits mais ne semblent pas

¹⁰ Romain Bertrand, « The Making of a "Malay Text". Peter Floris, Erpenius, and Textual Transmission in and out of the Malay World at the Turn of the 17th Century », *Quaderni Storici*, 2013, 142, XLVIII (1), pp. 141-166.



capables de les lire. Dans son éloge funèbre, l'exécuteur testamentaire d'Erpenius affirme que ce dernier possédait cette compétence, mais c'est un discours qui relève avant tout de l'exercice de style, sans qu'il soit possible d'en vérifier la véracité. En réalité, l'étape la plus difficile consiste dans la mise au point des systèmes de translittération et de transcription du malais, afin d'avoir un accès direct à l'écrit vernaculaire, ce qui n'est pas achevé avant la fin du XIX^e siècle. En 1840, en Insulinde néerlandaise, des fonctionnaires des langues font ainsi travailler des érudits javanais pour éditer des épopées ou des chroniques de cour.

Concernant les *exoticae*, ceux-ci sont collectionnés par cargaisons entières. Mais on voit ce qu'on leur fait dire par le lieu où on les dispose (chambres aux savoirs, cabinets de curiosité). En réalité, que sait-on de ces objets, de leur bassin originel d'usages, quotidiens ou rituels ? Les Européens savent très peu de choses à ce sujet. L'objet, tel un bronze chinois, circule sans le discours du collectionneur dont il était nimbé dans son lieu d'usage originel, détaché de l'ensemble de ses usages techniques, et donc dissocié de la connaissance qu'il aurait pu charrier avec lui. Par ailleurs, les Chinois commencent à produire en grandes quantités d'objets pour les Européens, à l'image de la porcelaine de basse qualité fabriquée à Jingdezhen avec des motifs répondant au goût des commanditaires portugais ou hollandais. De tels objets n'ont plus d'histoire locale, ils n'existent plus que comme items d'exportation. Les *exoticae* plus rares, contenus par exemple dans le cabinet de curiosités de Bernardus Paludanus, posent quant à eux d'autres problèmes, et notamment celui de leur authentification.

Prenons le cas de Carolus Clusius, qui publie des ouvrages de botanique orientale, mais ne s'est lui-même jamais rendu en Asie¹¹. Peut-on parler dans son cas d'un exotisme scientifique ? Si l'on prend l'exemple des *Exoticorum libri*, publiés en 1605, on constate que Clusius les pense comme une contribution à la description universelle du végétal, et non comme un livre sur les Indes. L'exotique est alors la case manquante dans un projet de description universelle. Clusius veut des spécimens de première main, il prend langue avec le directeur de la VOC et rédige des instructions de collecte à destination des chirurgiens-barbiers embarqués à bord des *East-Indiamen* : on a bien là un projet de savoir et de description extrêmement précis. Mais Clusius ne montre aucun intérêt pour les Indes en dehors des plantes et des animaux. Il fait appel à des circuits de collecte spécialisés et s'adjoint les services de Willem Jasperse Parduyn, un marchand d'Amsterdam qui a des contacts familiaux avec la péninsule ibérique. Celui-ci devient un fournisseur spécialisé d'*exoticae*. Clusius lui commande des objets qui font défaut à sa collection, comme des oiseaux de paradis empaillés. C'est également le cas de Bernardus Paludanus, qui annote l'*Itinerario* de Linschoten, mais dans la perspective d'un botaniste : il ne fait aucun commentaire sur les aspects sociaux et culturels de l'Asie portugaise. Il s'intéresse aux plantes et à leur utilisation, faisant référence notamment à Pline. L'exotique prend place dans un dialogue renouvelé et critique avec les Anciens, et dans un projet de description universelle, mais il n'est pas l'indice d'un régime de curiosité spécifique. Cette curiosité des botanistes est d'ailleurs intéressée, car il faut venir avec sa collection quand on prend un poste à l'université : celle-ci est un véritable capital académique¹². Si cela coûte très cher de se constituer une collection, cette dernière peut être revendue à prix d'or à une université ou à un prince. À la fin de sa vie, Paludanus dresse ainsi un inventaire imprimé de sa collection, destiné à susciter l'intérêt financier des puissants.

¹¹ Florike Egmond, *The World of Carolus Clusius. Natural History in the Making, 1550-1610*, Londres, Pickering & Chatto, 2010.

¹² Claudia Swan, « Making sense of medical collections in early modern Holland. The uses of wonders », in Pamela H. Smith et Benjamin Schmidt (éd.), *Making Knowledge in Early Modern Europe. Practices, Objects, and Texts, 1400-1800*, Chicago, University of Chicago Press, 2007, pp. 199-213.



Possède-t-on des indications concernant le prix auxquels ces objets étaient vendus ou revendus ?

Dans les inventaires publiés de collections ou de cabinets de curiosités, il n'est jamais fait mention des prix d'achat des objets. Peut-être possède-t-on des indications concernant les prix de revente au moment où la collection est mise aux enchères. Paludanus rencontre Linschoten en 1592, quand celui-ci revient de Goa, et devient son commentateur et son premier client. Linschoten lui cède une lance hottentote d'Afrique du Sud. La relation savante, éditoriale par la suite, naît sous les espèces de l'acquisition marchande.

L'autre problème est celui de la question du registre d'usage d'un bien étranger considéré comme exotique et prestigieux. L'exemple type est celui de la porcelaine « bleu et blanc » de Chine qui arrive par cargaisons entières au XVII^e siècle. On a aujourd'hui des monographies de plus en plus précises sur la possession et la diffusion de la porcelaine dans la pyramide sociale entre 1600 et 1750, mais aussi sur ses emplois¹³. Dans les années 1610-1620, ce sont des pièces peu utilisées et exposées dans des étagères dans la salle des convives (voir les tableaux de Vermeer). Dans les années 1630-1640, certaines pièces sont utilisées au quotidien, comme éléments de vaisselle. Il y a donc une diffusion sociale, des couches fortunées vers les couches plus modestes de la société, en même temps qu'une transformation du registre d'usage. On passe de la pièce de collection à l'objet d'usage domestique. Il n'y a pas de registre d'usage fixe du bien exotique, d'autant que sa valeur relative est tributaire d'effets d'échelle. Aux Pays-Bas, on passe de quelques centaines de pièces de porcelaine en 1602, en raison du monopole ibérique sur leur revente, à des dizaines de milliers de pièces dix ans plus tard. Dès 1599, Francesco Carletti, un marchand toscan, achète à la foire de Macao des centaines de pièces, dont des vases de la taille d'un homme. L'*exotica* achetée par les érudits et les princes se vulgarise, se popularise et cesse d'être une curiosité recherchée en quelques années. Dans les années 1630, la porcelaine « bleu et blanc » n'est plus la dernière nouveauté à la mode. Dans sa description d'Amsterdam publiée en 1614, Pontanus constate, avec une pointe de condescendance, qu'on trouve des porcelaines même chez les artisans. La curiosité n'est donc qu'une étape transitoire dans la vie sociale d'un objet, lequel commence son existence comme arme ou outil pour la finir comme bibelot ou pièce de musée. L'exotisme est un état, et non une propriété intrinsèque de l'objet¹⁴.

Le problème, c'est que l'historien ne saisit ces objets qu'à travers un effet catalogue, c'est-à-dire uniquement au moment où ils figurent dans une collection, où ils ont été appariés, sériés. Mais sont-ils encore des pièces maîtresses dix ou vingt ans après avoir été acquis ? Il y a des effets de mode terribles, qui font que les prix s'effondrent brusquement, on voit ça avec certains coquillages de la famille des cônes. Et que sait-on de ce que ces objets ont pu être avant leur arrivée dans une collection ? Il y a un effet de cadrage par la chambre des savoirs, qui devient, non seulement une sorte de temple ou de tombeau de la connaissance, mais aussi une étape sur le chemin de la Modernité, un prologue ou un précédent de la Science contemporaine. Ce qu'on y trouve, rendu sous forme visuelle, ce sont pourtant des principes d'organisation des savoirs qui sont complexes et parfois très déroutants. La réorganisation humaniste des savoirs ne conforte pas les généalogies tracées au cordeau, elle les déroutent. Il n'y a pas de lignes droites à tracer du XVI^e au XVIII^e siècle, car les principes de classification

¹³ Anne Mc Cants, « Becoming Consumers: Asiatic Goods in Migrant and Native-born Middling Households in 18th Century Amsterdam », in Maxine Berg *et al.* (éd.), *Goods from the East, 1600-1800. Trading Eurasia*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2015.

¹⁴ Arjun Appadurai (éd.), *The Social Life of Things. Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988.



obéissent à chaque moment à des grammaires différentes. Et à un moment particulier, à la fin du XVI^e siècle, les *exoticae* provoquent un véritable ébranlement dans l'ordre des savoirs. Tout est question d'étagère. Prenons le cas d'un crucifix en ivoire de Ceylan, fabriqué sur commande par des artisans bouddhistes cinghalais et importé à Coimbra depuis Goa : doit-on le ranger parmi les créations contemporaines, à côté des automates, ou, parce que c'est un objet religieux, avec les crucifix anciens ? L'ébranlement des savoirs est un ébranlement des arrangements de l'espace et du temps qui organisaient les savoirs. Dans certaines correspondances de lettrés et de collectionneurs, il est fait mention de cet embarras, sur lequel pèse aussi une contrainte théologique. Ranger une petite statuette de Bouddha à côté d'une collection de crucifix médiévaux implique une mise en équivalence qui est religieusement problématique, et sanctionnée. Les cabinets de curiosité ne disent pas tout de la question de l'exotique à l'époque.

Existe-t-il une production spécifique javanaise d'*exoticae* pour le marché européen, avec des motifs spécifiques ? Qu'est-ce que l'authenticité d'une *exotica* à l'époque ? L'objet produit en Orient pour les Européens implique-t-il une vision exotique de l'Europe ?

À partir du moment où on produit pour les Européens, on imagine leurs goûts, mais il existe aussi des carnets de commande, comme le montrent des travaux sur Venise¹⁵. Il y a des livres d'échantillons : les marchands portugais, arméniens et italiens qui commercent depuis Macao réalisent de véritables croquis des étoffes, et des catalogues de motifs. Dans les années 1560-1620, les producteurs orientaux se rabattent sur une gamme de motifs particuliers, le floral. Pensent-ils que les Européens aiment le floral ou ce motif est-il pensé comme le plus universel, puisqu'il est également aimé des Persans et des Moghols ? Les Chinois ne font d'ailleurs pas de la production de moindre qualité seulement pour les Européens : ils inondent l'Asie du Sud-Est de céramique « bleu et blanc ». On trouve par exemple des quantités prodigieuses de cette céramique de basse qualité aux Philippines.

En Insulinde, les Européens se ruent à l'assaut des *naturalia* : les oiseaux de paradis sont davantage chassés dans les années 1600, car ils sont très prisés des collectionneurs, ce qui contribue à la quasi extinction de l'espèce. Par ailleurs, pour bien empailler les oiseaux de paradis, il faut leur enlever les pattes, qui pourrissent vite. Ils n'ont donc plus de pattes lorsqu'ils sont vendus aux Européens. Ces derniers développent alors l'idée que ces oiseaux ne se posent jamais, d'où leur nom d'oiseaux de paradis, car ils ne descendent jamais du ciel. L'« énigme » est résolue par le naturaliste Georg Everard Rumphius au XVIII^e siècle, qui se gausse des Anciens et explique qu'il a vu comment on empaillait les volatiles. Rumphius pratique lui-même une sorte de « botanique expérimentale ». Pour prouver que les caméléons ne se nourrissent pas que d'air, comme les Européens le croyaient à l'époque, il en enferme un dans une cage et l'affame¹⁶. Un nouveau savoir d'expertise, fait de mesures et d'expérimentations, se crée donc autour des *exoticae*, d'autant qu'on voit vite se développer un marché du faux. À cause des *exoticae*, qui sont beaucoup plus difficiles à authentifier que des curiosités dont on connaît mieux les circuits d'approvisionnement, on en arrive à ce paradoxe formidable qu'il faut décider par l'expertise technique du caractère naturel ou pas des *naturalia* !

¹⁵ Luca Mola, *The Silk Industry of Renaissance Venice*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2000.

¹⁶ Harold Cook, *Matters of Exchange. Commerce, Medicine, and Science in the Dutch Golden Age*, New Haven, Yale University Press, 2007.